

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "THÉSÉE"

(SUITE)

HUBERT NYSSSEN

*(Marginales, n° 8,
juillet-août 1947, pp. 131-2)*

(Ce n'est qu'à la fin de sa chronique que le poète belge de Préhistoire des estuaires (1968) accorde quelques lignes à Thésée — tout en ajoutant en post-scriptum que, ayant reçu la réédition Corrêa du Dialogue avec André Gide de Du Bos, il en traitera dans sa prochaine chronique.)

(...)

Dans *Le Yogi et le Commissaire*, il est écrit à propos des *Interviews imaginaires* de Gide :

"Son influence sur la jeune génération française a été déplorable, ... à cause de l'ambiance d'arrogance intellectuelle... — l'illusion qu'il donna d'appartenir à une secte privilégiée, d'avoir part à des valeurs raffinées qui pourtant, lorsqu'on essaye de les définir, vous échappent comme du sable entre les doigts..."

C'est assez bien dit. Dans *Thésée* qu'il prétend être son dernier écrit, Gide distribue, une dernière fois donc, le sable illusoire. Ou plutôt, il le distribue à ceux qui veulent bien encore l'accepter. Les autres se contenteront — et n'est-ce pas mieux ? — de goûter l'excellence du style, la grâce du récit et aussi un humour serein autant que charmeur.

Aux amateurs de testaments, offrons les derniers mots de Thésée : "J'ai goûté les biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre, j'ai vécu."

Pour nous, ces phrases sont le soporifique que s'administre qui veut bien mourir et mourir bien. Nous doutons, avec ce qu'il nous reste de bon sens, que Gide ait influencé le bonheur des hommes, mais nous croyons que son nom sera inscrit sur la liste des meilleurs esthètes et que sa vertu se place à l'endroit de son style autant que de son aisance à voir les choses (les dessiner).

Son attitude s'oppose à l'optimisme envahissant comme au désespoir ; elle se situe dans une zone intermédiaire que d'aucuns ont appelée disponibilité, refus de s'engager. Nous laisserons les exégètes épiloguer, car il nous importe peu de situer Gide de cette façon pourvu que nous puissions, quelque jour d'été où le soleil est rude, lire *La Symphonie pastorale sub tegmine fagi*.

ROBERT KANTERS

(*La Gazette des Lettres*,
31 août 1946)

(C'est en manière d'hommage au grand critique qui vient de disparaître que nous reproduisons in extenso le feuilleton ci-dessous, qui est beaucoup plus un article d'ensemble sur Gide, un "bilan", qu'un compte rendu de *Thésée* — qu'il avait donné quatre jours plus tôt à Spectateur : v. le BAAG n° 31, pp. 48-51.)

LE DEMI-DIEU.

Paul ARCHAMBAULT : *Humanité d'André Gide* (Bloud et Gay). — André GIDE : *Journal 1939-1942* (Gallimard). — André GIDE : *Thésée* (*Cahiers de la Pléiade*, Gallimard).

Depuis longtemps déjà, M. André Gide a conquis la taille et la place d'un demi-dieu de notre littérature. Sa métamorphose aujourd'hui s'achève. Comme pour Œdipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont chers, voici qu'on se demande s'il a été un homme. M. Paul Archambault, qui pose la question, se hâte, certes, de répondre par l'affirmative ; mais le jour viendra peut-être bientôt où quelque zélateur, ou quelque détracteur, se montrera moins catégorique.

Cela fait longtemps déjà que la critique suit M. André Gide comme l'Anglais le dompteur et qu'elle s'oblige périodiquement à des mises au point définitives. Le temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie, est cependant venu : en parlant de son *Thésée*, dans la dédicace, comme d'un "dernier écrit", M. Gide marque peut-être le point final de sa production. Il y a d'ailleurs dix ou quinze ans que cette œuvre ne s'est plus guère enrichie que de notes, et nous pouvons célébrer cette année le

vingtième anniversaire des *Faux-Monnayeurs*.

Le livre de M. Paul Archambault se présente comme un "essai de biographie et de critique psychologiques". Peut-être y a-t-il encore beaucoup de témérité à vouloir écrire dès maintenant une vie d'André Gide. Je sais bien qu'il y a le *Journal*, les 1.300 pages de l'édition de la Pléiade, auxquelles M. Gide vient précisément de joindre celles écrites de septembre 1939 à mai 1942, et certes la sincérité de Gide dans ces notes n'est pas contestable. Il n'en reste pas moins que ce journal est un journal tronqué et donc truqué. On en connaît la plus grosse lacune, celle qui concerne la femme de l'écrivain, et par contre-coup sa vie conjugale. Mais il y a aussi tout le jeu des initiales, dont la discrétion est parfois démentie dès l'index, les omissions que l'on croit deviner : la première mention de Marc dans le *Journal* est de février 1928, bien que Gide déclare avoir écrit *Les Faux-Monnayeurs* pour lui, la Catherine Gide dont il est question dans le supplément de guerre semble avoir porté un autre nom dans le *Journal* de la Pléiade, et son existence même implique une lacune importante du *Journal* publié, etc. Bref, le *Journal* ne deviendra une source sûre pour une biographie que lorsque nous en posséderons une édition définitive, sans restrictions sur ce qui a tenu le plus au cœur de l'auteur : et s'il faut attendre pour cela la mort de la dernière petite fille, ou du dernier petit garçon pour lequel ce cœur a battu, nous avons sans doute en perspective une querelle du *Journal* de Gide qui viendra remplacer celle du *Journal* des Goncourt.

Au surplus, Gide a toujours eu le souci de ses éclairages. Il nous faudrait donc pour écrire sa biographie disposer aussi, d'une part, de sa correspondance, pour confronter les divers visages qu'il offre aux autres, d'autre part, des témoignages de ceux qui l'ont approché. Sur ce point, nous sommes très pauvres, à peu près tous les amis personnels de M. André Gide ayant été d'une grande discrétion : à peine peut-on trouver quelques articles ici ou là, quelques notations dans un journal parallèle comme celui de Pierre Louÿs ou celui de M. Julien Green. Bref, nous ne connaissons M. André Gide que par lui-même : condition favorable sans doute pour une de ces "héroïisations" dont son amie, M^{me} Delcourt, a fort bien parlé, mais funeste à un dessein biographique.

De ce point de vue, le livre de M. Archambault est donc surtout une utilisation des confidences déjà livrées au public, avec une mise en ordre convenable, mais sans apport nouveau. L'intérêt du plan chronologique, qui est celui du livre, suivant l'écrivain année après année, est

de faciliter une comparaison perpétuelle entre le journal et les œuvres dont le caractère confidentiel est bien connu : par le rapprochement de ces deux séries, M. Archambault a essayé de construire la figure humaine de M. André Gide.

On trouvera donc ici une bonne analyse de *Si le grain ne meurt*, pour exposer l'enfance et l'adolescence de notre auteur. Puis le rapprochement de quelques pages de *Si le grain ne meurt*, de quelques pages du *Journal*, et surtout de ce journal détaché plus que travesti que sont *Les Cahiers d'André Walter*, permet de diagnostiquer la grande crise de jeunesse, l'opposition entre les exigences du tempérament personnel de Gide et les exigences du Christ. Lutte avec l'Ange qui se termine par la défaite de l'Ange : comme son Saül, Gide cèdera dans un désert à un petit corps bronzé. Et son chant de victoire, il l'écrit ensuite, ce sont *Les Nourritures terrestres*.

La victoire est-elle entière ? Gide n'a pu vaincre l'ange qu'en assumant son rôle, qu'en proclamant son propre angélisme — sans reprendre à mon compte la théorie pesamment exposée par le Dr. Stocker, dans son livre sur *L'Amour interdit*. Mais il lui était impossible de supprimer d'un coup toutes les postulations de son éducation chrétienne, que sa femme, au surplus, incarnait à ses côtés. Ses œuvres de la période suivante vont donc manifester sa dualité intérieure permanente. M. Archambault propose de les rattacher à deux pôles, de ranger les unes du côté de chez Ménalque, les autres du côté de chez Allissa. Le libéré, le ressuscité écrit *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'Immoraliste* ; ce qui de l'ange était vaincu passe dans *La Porte étroite* ; et un accord des contraires est tenté dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*. C'est bien l'homme libre qui marque des points à la fin, et engendre le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

Mais il y a eu pour Gide, vers sa quarante-cinquième année, une visite, non du démon (il était dans la place), mais de l'ange de midi. A la faveur de quelques circonstances, la mort d'un de ses amis convertis, le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey ; la conversion d'un autre ami, Henri Ghéon ; l'expérience quotidienne qu'il faisait dans la guerre de la souffrance des autres et de sa propre charité, voici que le conflit se rallume et que l'Ange vient provoquer Jacob pour un deuxième round. Aux *Cahiers d'André Walter* correspond le cahier vert de *Numquid et tu...?* Et l'issue du second combat est la même : ce n'est pas l'Amour, mais l'amour qui l'emporte. La première mention de M. dans le *Journal* est, je crois, d'août 1917, mais il s'annonçait déjà en mai en inspirant un chant de joie.

Cette fois, la victoire sur l'Ange est, sinon définitive, du moins beaucoup plus complète. Le bulletin, et il sonne comme un défi, en est dans *Corydon* et dans *Si le grain ne meurt* ; et le fruit de toute cette seconde crise, c'est la grande tentative de Gide pour faire un roman, *Les Faux-Monnayeurs*.

Assis désormais dans son équilibre, M. André Gide, qui est parvenu en même temps à une rayonnante célébrité littéraire, va pouvoir se consacrer aux autres, prêter sa voix aux victimes de ce monde. "Parmi ces victimes", dit M. Archambault, "il en est quatre qui ont particulièrement intéressé Gide : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire." Et cela va nous permettre de ranger sous quatre chefs un certain nombre d'œuvres : les *Souvenirs de la Cour d'Assises*, et les volumes de la collection *Ne jugez pas* ; *L'École des femmes* et ses prolongements ; les souvenirs de voyage en A.E.F. ; et, enfin, les textes communisants et les notes sur l'U.R.S.S.. A l'issue de cette période, se confirmant dans son extrême humanisme, M. André Gide publie ses dernières œuvres significatives, *Œdipe* et *Les Nouvelles Nourritures*. M. Archambault ne semble pas avoir eu connaissance du *Thésée* qui vient de paraître. Mais je ne vois pas qu'il ajoute grand'chose à l'*Œdipe* ; c'est une suite de dialogues qui ne forme ni une pièce, ni un récit, mais plutôt un traité à la manière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses dieux, et le bonheur d'y être parvenu.

Dans les derniers chapitres de son livre, M. Archambault groupe autour de quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, la liberté, le dépassement, les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut discerner dans toute la carrière de Gide. Bien que je sois d'accord avec lui sur beaucoup de points et que cette critique de la pensée gidienne me paraisse souvent pertinente, c'est cependant la partie du livre qui m'a le moins attaché. Il me semble, en effet, que Gide n'est à aucun degré un philosophe, au sens où on le dit de Platon, de Descartes, de Hegel ou de Bergson. A quel point ces constructeurs de systèmes ont tenu peu de place pour lui, il suffit de voir pour s'en convaincre le petit nombre de fois qu'ils sont mentionnés dans le *Journal*. L'incapacité d'être systématique est même un trait caractéristique de son esprit. "Ils parlent d'édifier un système", écrit-il, d'ailleurs. "Construction artificielle d'où la vie aussitôt se retire. Mon système, je le laisse lentement et naturellement se former", etc. (*Journal*, p. 842). Dès lors, toute tentative, si modestes qu'en soient les prétentions, pour dresser un système

d'André Gide, est parfaitement vaine, et plus vain encore l'effort pour critiquer ce prétendu système en le confrontant à une philosophie déterminée.

Le livre de M. Paul Archambault, qui est chrétien, est un livre plein de probité, et mieux que cela, plein de sympathie. On sent en plusieurs endroits qu'il pense surtout à un public de lecteurs chrétiens comme lui : à ceux-là qui pourraient ne pas connaître encore M. Gide, il fournira une grande masse de renseignements et de citations, un exposé des principales œuvres et des principales tendances de l'auteur, et enfin une base solide pour porter un jugement et indiquer des limites. C'est une sorte de Baedeker de Gide, principalement à l'usage des personnes pieuses. Adolescent, j'ai découvert Gide à travers les *Jugements* de M. Henri Massis : ah ! comme je compris vite, devant la haine de ce médiocre, ce que l'œuvre qu'il condamnait pouvait m'apporter, comme je me précipitai tout de suite après sur les *Nourritures*, comme j'abordai *Les Thibault* de Roger Martin du Gard avec sympathie... Le livre équilibré de M. Archambault risque infiniment moins de provoquer de telles réactions.

Le revers, c'est que cette modération même maintient constamment l'auteur en vue de terres déjà bien connues. Aux familiers de l'œuvre de Gide, ou bien à ceux qui, en dehors de toute révérence, cherchent à définir la place réelle que Gide garde parmi nous, ce gros essai n'apportera pas grand'chose. Il ne pouvait sans doute en être autrement, du moment que Gide lui-même était pris comme centre de perspective et son cheminement comme itinéraire. De même que la biographie, la critique souffre un peu du manque de repères extérieurs. Avouons-le : les variations de Gide par rapport à Gide nous paraissent souvent d'un assez médiocre intérêt. Les thèses du genre "L'Évolution de la notion d'acte gratuit chez André Gide, de *Paludes* aux *Caves du Vatican* et aux *Faux-Monnayeurs*" sont périmées ou dépassées, parce que cette œuvre n'est ni assez stabilisée dans notre jugement, ni assez proche de notre actualité. Il reste donc, après celui de M. Archambault, un livre à écrire sur M. André Gide : c'est le livre où on le mettrait à l'épreuve, celui dans lequel, au lieu d'écouter son discours, on lui poserait des questions, les questions très simples de notre vie ; et on obligerait son œuvre à nous répondre. C'est un jeu auquel lui-même nous a invités : "Quels problèmes inquiéteront demain ceux qui viennent ?" demande l'Édouard des *Faux-Monnayeurs*. "C'est pour eux que je veux écrire. Fournir un aliment à des curiosités encore indistinctes, satisfaire à des exigences qui ne sont pas encore précisées, de sorte que celui qui n'est aujourd'hui qu'un enfant de-

main s'étonne à me rencontrer sur sa route." (*Œuvres complètes*, XII, 146). Si, au seuil de l'éternité, l'âme est soumise à une pesée unique et définitive, au seuil de l'immortalité littéraire, une telle pesée doit être refaite quatre ou cinq fois, de vingt en vingt ans, avant que l'on puisse être sûr de la survie d'une œuvre. Je gage que les résultats de l'expérience seraient assez différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient en 1926, au temps de la plus grande "ferveur", comme de ce qu'ils seront en 1966, aux approches du centenaire. Et au total, je parie encore pour la survie du demi-dieu.

JEAN AMROUCHE

(Voici, avec cet article sur *Thésée* donné à la luxueuse revue *Élites*, un des rares textes qu'ait publiés sur Gide celui qui fut pour lui l'ami que l'on sait et son "questionneur" radiophonique.)

LE "THÉSÉE" D'ANDRÉ GIDE.

Vers la fin d'une longue vie qui n'a été qu'une longue jeunesse, André Gide nous fait don d'un fruit dont la maturité garde l'insolence rayonnante et la force acide du printemps : ce *Thésée* qui est son dernier ouvrage d'imagination, et l'un des plus spécifiquement gidiens. Quel accueil lui réserveront les garçons de vingt ans à qui ce petit livre s'adresse, où ils devraient prendre exemple et conseil ? Je vois bien certains des reproches qu'on ne manquera pas de lui porter : qu'il n'accorde pas (du moins en apparence) une suffisante part à l'événement, qu'il emprunte à la mythologie son allure de fable décorative où tout semble aménagé pour le plaisir plutôt que pour répondre à l'angoisse qui nous obsède, et conjurer le malheur. Il se peut que ce *Thésée* séduise sans toucher, qu'il provoque à admirer les ressources de l'artiste sans remuer profondément une jeunesse que les violences de la guerre ont rendue insensible à tout ce qui, dans l'art, ne ressortit pas à une esthétique du choc. Ceux qui ont reçu de Gide une manière de révélation, qui doivent à ses livres une part de cette joie contre quoi se liguent en vain tant de forces, reconnaîtront ici le timbre fraternel et l'autorité d'une voix inoubliable, celle du Prodigue qui tremble de crainte et d'espoir, et qui nous disait dans le demi-jour de l'aube : "Je tiens la lampe... Prends garde aux marches du perron."

o

On attendait depuis longtemps de Gide qu'il composât une manière de traité où l'enseignement de la Fable grec-

que fût consigné. Il ne suffisait pas d'y penser, de couvrir amoureusement l'ouvrage. Il fallait un concours de circonstances favorables, que la poussée intérieure correspondît à un appel venu du dehors, pour que l'œuvre, prenant vie dans le langage, brisât sa coque et parût au jour. L'expérience des *Nouvelles Nourritures* où la perfection du métier ne parvient pas à nourrir de sang les images incitait Gide à la prudence. Comme je lui rappelais son projet d'écrire un *Thésée* durant l'hiver de 1943, il répondait : "Tout cela est à présent trop loin de moi. Je sais bien ce que j'aurais voulu y dire ; mais je ne pourrais plus trouver le ton. C'est là l'important ! Tenez : je crois que je l'avais dans les *Nourritures*. Dans les *Nouvelles*, je l'ai forcé."

Le miracle, longuement préparé, se produisit au printemps de 1944. La grâce d'une saison et la certitude de la victoire du parti de la liberté offraient enfin à Gide les conditions propres à l'accomplissement d'un dessein indéfiniment différé. Il éprouva en même temps que le droit à la joie, l'acquiescement intime des Dieux, et la nécessité de confier à *Thésée* un message capital.

Sans doute le héros ne prend-il pas d'abord conscience de la magistrature dont Gide entend le charger. Il nous raconte sa vie sur un mode merveilleusement naturel, tour à tour enjoué, allègre, cynique même (le ton des *Caves du Vatican*), ne prenant d'autre soin que de ne pas gauchir ou embellir sa figure. C'est dans l'action qu'il prend conscience de soi, et de ce qui le distingue des intellectuels, des artistes, des mystiques : de Pirithoüs, Minos, Dédale, Icare, Œdipe enfin. S'il ne force pas sa nature, si même il s'y complait, il ne manque pas de profiter de tout ce qui chez autrui peut accroître sa prise sur le monde et sur lui-même. Il commence sa vie par l'aventure, où il fait montre de courage et de prudence, attentif à mettre de son côté toutes les chances de réussir, et ce conquérant parachève sa conquête de soi en transférant au peuple tous ses pouvoirs.

Ce qui était menacé de mort, ce qui est encore menacé de mort, c'est ce que *Thésée* précisément représente : une figure de l'homme où s'incarne l'Occident, figure menacée par les forces du dedans et du dehors, qui, dominant la tentation des extrêmes, celle de l'action pure et celle de la contemplation pure, retrouve son assiette dans la mesure perpétuellement hasardée et reconquise.

(Suite des Dossiers de presse
aux prochains numéros.)